

Pour la prochaine Exposition...

Autor(en): **Gobat, Marguerite**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **3 (1915)**

Heft 27

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-250599>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

autorités de leur pays. Bon voyage ! amis d'un jour, que l'air de la patrie vous soit léger et que le ciel vous fasse promptement retrouver un foyer et du travail¹.

H. NAVILLE.

De-ci, De-là...

La Française, — qui, par parenthèse, a recommencé à paraître, à la grande satisfaction des amis de ce vaillant journal féministe — signale plusieurs cas d'héroïsme féminin devant l'invasion. Citons-en deux, entre beaucoup d'autres :

Ce sont deux toutes jeunes femmes du Soissonnais, dont les maris, propriétaires de vastes exploitations agricoles, étaient naturellement sur le front. En leur absence, elles avaient pris le gouvernement des fermes et dirigé les récoltes. Mais ceci n'était rien. Survint l'ennemi. Calmement, les jeunes femmes confièrent leurs bêtes à leur mère, qui les emmena en lieu sûr, et ne bronchèrent pas, elles, de leur poste, hébergeant des troupes, aidant à l'organisation d'ambulances, surveillant les réquisitions, parlementant avec les officiers ennemis, protégeant de leur présence le sol envahi, toujours froidement, dignement, avec une sérénité courageuse et modeste.

« Si leurs parents, dit le journal que nous citons, n'ont donné qu'un seul soldat à la France, ils n'en ont pas moins, en élevant de telles filles, bien mérité de la patrie. En demeurant à leur poste, en gardant leurs maisons ouvertes et organisées, c'est un service national qu'elles ont de toutes façons accompli. La préservation relative de leurs biens épargne à l'Etat des charges, et permet une prompte reprise des cultures. Mais, surtout, leur présence a gardé de la panique les populations rurales de la région. »

* * *

C'est avec plaisir que nous apprenons que notre collaboratrice, M^{lle} Lydie Morel, a été nommée secrétaire du parti socialiste de Neuchâtel-Ville, auquel elle a dernièrement adhéré avec une de ses collègues, M^{lle} R. Rigaud.

* * *

Le *Temps* du 14 décembre publie un article de son correspondant de Londres, rendant compte, avec une sympathie qui aurait surpris, il y a six mois, d'un meeting de suffragettes, dans lequel Mrs. Pankhurst a exposé ses idées sur la guerre : « Dans un conflit « pareil, s'est-elle écriée, où sont en jeu les plus graves principes, « les plus hautes questions morales, il nous est impossible de ne pas « prendre parti ; si nous avions le vote, nous serions obligées de nous « prononcer sur les questions de politique étrangère ; nous devons « donc les examiner dès maintenant... Les suffragettes ont toujours « protesté contre la guerre : si on avait consenti à leur donner des « droits politiques, elles auraient peut-être réussi à empêcher cette « abominable catastrophe. Mais l'heure des récriminations n'est « pas là... »

* * *

La Société d'Utilité publique des Femmes suisses a assumé la tâche de vendre, dans notre pays, le « Souvenir national », sous la forme d'une gravure en tryptique, due au peintre Renggli, de Lucerne. Le centre, d'une belle inspiration, représente un soldat suisse veillant dans la nuit à la frontière ; les portraits, vigoureusement burinés, du général Wille et du colonel de Sprecher, chef de l'état-major, forment les panneaux. Cette gravure se vend, au prix de 1 fr., par les soins des Sections cantonales. Le produit de cette vente est destiné aux finances fédérales ; mais un prélèvement de 10 % sera fait en faveur des organisations contre le chômage. C'est donc faire doublement œuvre utile qu'acheter cette gravure.

* * *

Un muet féministe.

D'un soldat récemment démobilisé, le récit suivant :

« C'était une bête insupportable que l'on m'avait donnée. Elle ruait, mordait à faire voir les étoiles. Coups, laisse, muselière, rien n'y faisait. Je ne comprenais pas comment on pouvait avoir déclaré

« bon pour le service » une bête aussi vicieuse... Mais, voilà : elle était accoutumée à être conduite par une femme, comme c'est l'habitude dans le Valais, et elle était, alors, douce comme un mouton. C'était le changement qui lui déplaisait ! »

Pour la prochaine Exposition...

C'est la Belgique, dont on parle tant aujourd'hui. L'infortuné pays dévasté, anéanti presque, que j'ai connu prospère et florissant, qui m'inspire les dernières réflexions sur la part prise par les femmes à l'Exposition de 1914. Car à ce moment de l'année où il est d'usage que chacun fasse son examen de conscience, j'aimerais, après avoir ici passé en revue les manifestations de l'activité féminine, énumérer ce qui n'a pas été fait, ou plutôt ce qui aurait pu être fait à l'occasion de l'Exposition nationale. Et ce que j'ai vainement cherché à Berne — à part un seul tableau — l'enseignement ménager exposé sous l'une ou l'autre forme, je me souviens de l'avoir trouvé, largement représenté, à Bruxelles, lors de l'Exposition universelle de 1910.

On le trouvait dans le Palais de la Femme, un fort grand et beau bâtiment, adossé au Bois de la Cambre. A l'intérieur, dans un joli décor de vieux meubles et de branches frôlant les vitres — comme à la section du travail à domicile à Berne — des jeunes filles, des femmes en grand nombre travaillaient. Un bourdonnement accueillait les visiteurs : c'est la musique du travail fait des mille bruits de l'activité ouvrière : cliquetis des fuseaux, choc des aiguilles et des navettes de tissage, froufrou des étoffes, ronflement des machines à coudre et à tricoter, murmures des voix, chuchotements, petits rires vite étouffés des fillettes mises en gaité par le soleil qui, à travers les carreaux, caresse leurs têtes blondes, brunes, rousses. Dans une des sections de cette vaste ruche de travailleuses, une cuisine aux meubles de sapin clair, aux cuivres reluisants, au sol carrelé d'une propreté flamande, sous la direction de religieuses revêtues de grands tabliers blancs, des fillettes vaquaient aux soins du ménage. Les unes auprès du fourneau, surveillaient la cuisson, d'autres préparaient des légumes ; quelques-unes écrivaient des recettes. Autour d'une grande table, d'autres examinaient, humectaient et repassaient du linge.

C'était là une petite partie de la section des écoles professionnelles de Belgique, qui faisaient travailler leurs élèves sous les yeux des visiteurs, de 9 à 12 et de 2 à 5 heures. Je n'ai pas besoin d'insister sur ces manifestations vécues de l'activité féminine. Les écoles professionnelles de Bruxelles, dont j'ai eu l'occasion de voir quelques-unes, m'ont d'ailleurs paru être des institutions modèles que nous aurions profité à imiter.

Et c'est encore la Belgique qui m'inspira le regret de ne pas trouver, remis en honneur, à notre Exposition, le costume national. Ayant à en faire les honneurs à deux dames belges qui revenaient de la réunion du Conseil international des femmes à Rome, en juin passé, je m'acquittai de mon mieux de ma tâche. Lorsque nous arrivâmes à la section des industries textiles, auprès des élégances exposées par la maison Grieder, les visiteuses belges protestèrent. « Ah non, de celles-là on en voit assez chez nous et dans toutes les grandes villes. Nous voulons voir les costumes du pays ». Hélas ! nous les cherchâmes en vain. A part un costume d'Appenzelloise exposé dans une vitrine et quelques rares jeunes filles au Dörfli, il n'y avait point de costumes suisses, à l'Exposition. Il n'y avait pas surtout les anciens costumes, ceux que l'on ne voit plus guère que dans les musées. N'est-ce pas une lacune ? Si le temps est passé des anciens cos-

¹ Jusqu'à ce jour, il a passé à Genève 9600 internés, dont 2100 Français, 1500 Autrichiens et 3000 Allemands.

tumes si pittoresques, si tous les efforts ne parviendront pas à faire renaître le bonnet en dentelles de crin de nos aïeules, si seyant, et le petit chapeau souffré des jeunes Bernoises du siècle passé, du moins devrait-on en conserver le souvenir, en en exhibant les différents types dans nos Expositions nationales. On ne peut ressusciter le passé, et même le désir de quelques-unes de faire revivre les modes d'antan échouerait devant l'indifférence de la majorité et les besoins de l'époque actuelle. Mais le costume national doit avoir sa place dans ces manifestations périodiques de la vie de notre pays. Aussi bien que l'enseignement ménager, branche si essentielle pour la préparation de la jeune fille à son rôle dans la société, et qui n'était représenté à Berne que par un seul tableau : celui de l'Office international de l'Enseignement ménager, à Fribourg.

Aux femmes de l'Exposition prochaine — s'il y en a une — de réaliser, parmi les points qui ont manqué au programme de l'Exposition de 1914, ces deux choses essentielles : l'enseignement ménager, représenté sinon en action, du moins dans ses résultats, à côté des autres écoles professionnelles, et l'exposition des costumes suisses de toutes les époques.

Marguerite GOBAT.

Lettre de France

Pendant la Guerre

Depuis le début de la guerre, les Françaises ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour lutter contre le cortège de misères que le terrible fléau entraîne avec lui. Riches et pauvres, jeunes et vieilles se sont rencontrées auprès des lits des blessés, dans les organisations où on accueille les réfugiés de la Belgique et des régions envahies, dans les ouvriers, dans les cantines populaires... Et un des premiers résultats de cette rencontre a été d'abolir la méfiance qui, avant la guerre, eût peut-être séparé les collaboratrices d'aujourd'hui.

Je ne puis donner ici le détail des œuvres féminines nées depuis la guerre, des nécessités de l'heure présente. Mais je veux insister sur ce qui intéresse particulièrement les féministes.

Nous approchons, en France, d'une solution heureuse au point de vue suffragiste et le travail préparé pour cet hiver devait nous donner le succès. Nous avons interrompu notre propagande, est-il besoin de le dire ? Mais nous n'avons abandonné aucune des idées que nous défendions hier.

* * *

Au lendemain de la déclaration de guerre, M. Viviani, Président du Conseil, fit appel aux femmes, afin qu'elles remplacent les hommes dans les travaux que ceux-ci abandonnaient. Nous avons répondu à cet appel. Sans parler des femmes fonctionnaires (institutrices, employées des postes) mobilisées comme leurs maris, leurs frères ou leurs fils et qui durent rester à leur poste, si périlleux que puisse être ce poste, les femmes apportèrent leur concours aux pouvoirs publics.

Elles allèrent dans les mairies offrir leurs services et se chargèrent d'organiser la distribution des secours, la lutte contre le chômage. Officiellement, des élus convoquèrent quelques femmes à leurs délibérations et la compétence particulière de celles-ci fut, dans plus d'une ville, fort utile. Est-il nécessaire de rappeler que ce fut une femme qui, à Soissons, répondit aux envahisseurs, assura l'ordre et fit épargner la ville ?

Les féministes françaises ont été partout à la tête des orga-

nisations nouvelles. Habituees par la propagande qu'elles faisaient à prendre des responsabilités, elles surent tout de suite ce qu'il fallait faire et elles le firent. L'Union française pour le suffrage des femmes invita ses membres à travailler là où les trouva la déclaration de guerre. Les groupes départementaux se mirent à l'œuvre. Nous commençons une enquête sur ce qui a été fait partout ; nous savons déjà que nul n'est resté inactif et que beaucoup ont rendus de réels services.

* * *

Notre cause semble dormir ; quelques-uns paraissent croire qu'elle ne se réveillera plus. Ils se trompent.

Déjà, M^{me} Jules Siegfried, présidente du Conseil national reconnaissait, en septembre, que les femmes de 1914 avaient employé leur activité et lutter efficacement pour conserver la vie familiale et nationale ; elle affirmait les progrès réalisés depuis 1870. Ces progrès, c'est au féminisme qui a dit à la femme : « Travaille et prends ta part de la tâche sociale ! » que nous les devons. C'est ce que nous saurons montrer au lendemain de la guerre.

Et nous dirons aussi : « Souffrances physiques et douleurs morales, rien n'aura été épargné aux femmes, aux mères dans cette guerre. Elles ont tout supporté sans se plaindre. Elles ont fait taire leurs angoisses personnelles pour servir leur Pays, au chevet des blessés, auprès des enfants et des malheureux. Vous devez leur donner leur part de responsabilité dans les destinées du Pays puisqu'elles ont eu leur part de souffrances et leur part de travail. »

Et nous sommes sûres d'être entendues.

Pauline REBOUR.

NOTRE BIBLIOTHÈQUE

S. A. RICHARDS, M. A. *Feminist Writers of the Seventeenth Century*. — Londres, David Nutt, 1914, 1 volume in-8 de XII + 146 pp. 5/.

Ce petit volume, qui a valu à son auteur le grade de « Master of Arts » de l'Université de Londres, intéressera ceux qui désirent connaître la genèse de l'idée féministe. D'après S. A. Richards, la question de l'émancipation des femmes fut discutée pour la première fois, en France, au XVII^e siècle. Il indique et étudie les ouvrages qui furent consacrés alors à ce sujet, et il en fait de nombreuses citations. On peut ainsi constater combien de revendications, qui souvent passent pour très « nouvelles », préoccupaient déjà certains esprits avancés.

L'influence des *Précieuses* et des *Savantess* serait à l'origine de ce mouvement ; ce sont elles qui, d'après Richards, dirigèrent l'intérêt sur les conditions de vie de la femme, sur son éducation, sur sa situation dans la société ; mais elles ne firent pas de propagande féministe. Les *Précieuses*, confinées dans leur cercle aristocratique, ne se souciaient guère que de leurs propres affaires ; les *Savantess*, qui visaient avant tout à faire briller leur savoir, ne s'occupaient ni ne se préoccupaient de manière désintéressée de l'éducation des femmes. Néanmoins, elles préparèrent la voie à ceux qui, tout au cours du XVII^e siècle, revendiquèrent l'égalité des sexes.

M^{me} de Maintenon et Fénelon, eux, ne proposèrent, dans ce domaine, que des réformes, — à vrai dire, assez timides. Mais il existe plusieurs écrivains, beaucoup moins connus, dont les revendications sont très audacieuses. Parmi eux, François Poulain de la Barre (1647-1723) paraît le plus sérieux et le plus original ; l'auteur consacre une grande partie de son livre à étudier ses trois ouvrages : *De l'Égalité des deux Sexes*, *De l'Éducation des Dames*, et *De l'Excellence des Hommes contre l'égalité des Sexes* ; leur analyse montre combien P. de la Barre était hardi : il affirmait qu'il y a égalité entière entre les deux sexes, que « les femmes sont aussi nobles, aussi parfaites et aussi capables que les hommes », et il insistait sur le fait que, si elles paraissent parfois leur être inférieures, la cause en est à la coutume et à la mauvaise éducation qu'elles reçoivent. Il voulait